Document généré le 25 avr. 2024 02:15

Jeu
Revue de théâtre

Des cochons et des hommes
Sous le regard des mouches

Jean Cléo Godin

Numéro 95 (2), 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25883ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Godin, J. C. (2000). Compte rendu de [Des cochons et des hommes : *Sous le regard des mouches*]. *Jeu*, (95), 17–18.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JEAN CLÉO GODIN

Des cochons et des hommes

Sous le regard des mouches
TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE MICHEL MARC BOUCHARD, ASSISTÉ DE LOU ARTEAU ; DÉCOR : DANIEL CASTONGUAY, ASSISTÉ DE STÉPHANE DULAC ; COSTUMES : FRANÇOIS ST-AUBIN, ASSISTÉ DE PIERRE-GUY LAPOINTE ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE ACCOLAS ; MUSIQUE : MICHEL SMITH ; ACCESSOIRES : NORMAND BLAIS ; CONSEILLÈRE À LA DRAMATURGIE : DOMINIQUE LAFON. AVEC CÉLINE BONNIER (DOCILE), SÉBASTIEN DELORME (VINCENT), PAULINE LAPOINTE (LA FEMME DU VÉTÉRINAIRE), ROGER LA RUE (COUSIN), NORMAND LÉVESQUE (LE VÉTÉRINAIRE), MARIE TIFO (LA MÈRE), SIMONE CHARTRAND, FANNY MALLETTE ET MICHELINE POITRAS (DOMESTIQUES). PRODUCTION DE LA COMPAGNIE JEAN-DUCEPPE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE DU 16 FÉVRIER AU 25 MARS 2000.

Comment raconter l'histoire ? Vincent revient chez lui avec Docile, qu'il connaît depuis trois jours et avec qui il veut repartir aussitôt qu'il aura reçu de Cousin et de sa mère son viatique : de l'argent et, surtout, sa dose de morphine. Il ne repartira évidemment pas, car la dose que lui administre Cousin sera effectivement la dernière. Docile retourne seule au bar où elle travaille, le vétérinaire qui sert de *pusher* (les cochons servent ici de prétexte pour justifier les ordonnances) et sa femme se sauvent en courant, craignant le scandale. Restent, pour disposer du corps, la mère et Cousin, qui dirigent ensemble une immense porcherie de 14 000 porcs et dont la pièce nous apprend qu'ils forment une sorte de couple névrotique condamné à s'entredéchirer.

Et les mouches ? Elles sont aussi absentes et omniprésentes que les cochons, les unes étant, comme l'on sait, attirées par les autres. On nous dit qu'elles sont cachées entre les murs, toujours prêtes à s'infiltrer pour dévorer les restes des animaux morts, lesquels semblent là pour symboliser les humains : c'est ainsi que je me suis expliqué l'empressement que met Vincent, en arrivant dans cette étrange demeure qui ressemble à une annexe aseptisée de la porcherie, à aller prendre un bain parce qu'il se sent « sale ». Sur les mouches, c'est Cousin qui en sait le plus, ce qui lui permet d'énumérer avec une évidente délectation leurs différentes espèces. Pas étonnant, car la plus pernicieuse de toutes, c'est évidemment lui, à qui, nous apprend une servante, les mouches viennent parler à l'oreille. On devine là un symbolisme, voire une mythologie : « [...]on pense, écrit Michel Dumont dans sa présentation, à l'enfer, celui de Belzébuth, le Seigneur des mouches, étouffant sous des bourdonnements assourdissants le cri d'agonie de tous les sacrifiés du monde. » Belzébuth est plutôt désigné, d'habitude, comme le « seigneur du fumier », ce qui revient peut-être au même mais conviendrait visiblement mieux à Cousin. On peut aussi penser, bien sûr, aux *Mouches* de Sartre, peut-être davantage – connaissant les fréquentations littéraires de Bouchard – aux *Guêpes* d'Aristophane, mais ce n'est pas non plus évident, car d'autres références littéraires ou mythologiques viennent s'y ajouter. Peut-on s'empêcher, en voyant trottiner les trois bonnes, à celles de Genet qui, à leur façon, tissent le destin tragique des maîtres ? Par ailleurs, lorsque Vincent veut partir, Cousin lui lance : « Ophélie t'attend, Hamlet. » Et pour finir, prenant dans ses bras le corps de Vincent, Cousin se compare lui-même à Apollon emportant Hyacinthe. Celui-ci, nous apprend la *Mythologie grecque et romaine* de Commelin, « jeune adolescent si tendrement aimé » par Apollon, mais aussi par

Zéphyr qui le tue par jalousie, vient mourir dans les bras d'Apollon qui le change aussitôt en fleur : cette jolie jacinthe printanière que nous connaissons. Les fleurs, c'est bien connu, poussent sur le fumier…

Sous le regard des mouches de Michel Marc Bouchard. Compagnie Jean-Duceppe, 2000. Sur la photo : Roger La Rue (Cousin), Céline Bonnier (Docile) et Sébastien Delorme (Vincent). Photo : Pierre Desjardins.

Cela ne manque pas d'érudition, mais de cohérence. Plutôt que le regard des mouches, la pièce évoque leur bourdonnement confus et leur vol erratique, capricieux, imprévisible. J'ajouterais : anonyme et furtif, car qui saurait distinguer une mouche d'une autre ? Il en va ainsi, malheureusement, des personnages qui, à une seule exception près, ne sont désignés que par leur fonction symbolique ou utilitaire. On pourrait donc croire que ce Vincent (ou Hamlet, ou Hyacinthe) est le « héros » de la pièce, ce qu'il devrait en effet être. Mais, outre que ce rôle était interprété de façon très peu convaincante par Sébastien Delorme, il manque singulièrement de consistance. « Fascinés par les bêtes du couloir de la mort, peut-on lire dans le dossier de presse, l'élève Vincent et son maître à penser, son cousin, se sont amusés, tout jeunes, à chercher l'origine de l'âme en observant l'agonie des porcs, en goûtant leur sang, en disséquant leurs yeux, en étant les spectateurs assidus de la masse grouillante des larves de mouches dans les rebuts d'entrailles. » Cela semble résumer le projet de la pièce, mais ne correspond malheureusement pas à sa réalisation, où tout se joue au contraire sur une histoire de drogue et de désir. Or, même le fait que Vincent ramène une femme – la bien-nommée Docile, admirablement interprétée par Céline Bonnier – pour narguer son amant Cousin à qui il voudrait échapper apparaît comme un élément secondaire et invraisemblable. Celle qui fait contrepoids à Cousin, c'est la mère, qui se transforme à la fin seulement en un personnage qui pourrait donner sa pleine cohérence au récit dramatique. Il y avait visiblement là un filon riche, qui reste inexploité. Vincent, qui veut partir avec Docile pour fuir non seulement Cousin mais aussi sa *mère*, déclare qu'il veut aller voir la *mer* – une mer de glace, précise-t-il. C'est de ce côté qu'il fallait chercher le symbolisme le plus naturel, la mythologie la plus cohérente : sous une mer de glace, les mouches dorment pour l'éternité…

Ce récit qui aurait ainsi pu trouver sa véritable dimension tragique dérive malheureusement vers le vaudeville, lorsque la femme du vétérinaire entre en scène. Pauline Lapointe excelle dans ce genre, elle fait un superbe numéro comique, et la pièce bascule dans une totale insignifiance : nous ne sommes plus chez Sartre ou Genet, mais chez Labiche. Bouchard, on le sait, aime le mélange des genres mais jamais – même dans *le Voyage du couronnement* où cela faisait problème –, il ne s'en était servi de manière aussi maladroite. Cousin, voyant son jeune amant lui échapper, accuse Vincent de « troquer l'érotique pour le thérapeutique ». On pourrait dire que l'auteur, lui, a noyé une thématique intéressante (mais jamais définie assez clairement) dans un comique de situation tout à fait déplacé qui transforme la scène finale – « Apollon » prenant dans ses bras le corps de « Hyacinthe » – en une sorte de parodie grotesque d'une icône tragique. **j**